

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/3 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.3.61928

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ludolf HERBST, *Das nationalsozialistische Deutschland, 1933–1945*, Frankfurt a. M. (Suhrkamp) 1996, 494 p. (Neue Historische Bibliothek, es 1285, Neue Folge, 285).

Enseignant à l'Université Humboldt de Berlin, Ludolf Herbst est un spécialiste reconnu du nazisme, comme en témoigne son manuel sur l'histoire des douze années de l'Allemagne nationale-socialiste publié chez Suhrkamp, sous la direction de Hans-Ulrich Wehler. Cette synthèse, très dense, est nourrie principalement de la production historiographique allemande des trente dernières années, avec cependant quelques ouvertures sur les travaux de l'historiographie étrangère, principalement anglo-saxonne.

Il faut savoir gré à l'auteur de prendre très clairement position, dès l'introduction, dans les controverses scientifiques suscitées par l'objet de son étude. L'histoire de l'Allemagne nationale-socialiste lui paraît en effet liée à deux processus historiques séculaires et destructeurs: le racisme et la guerre, cette dernière n'ayant pour objectif que la réalisation de l'utopie. Herbst n'élude pas en particulier le problème du recours aux méthodes intentionnalistes ou structuralistes et se place délibérément aux côtés des intentionnalistes, tout en ayant soin de présenter cette thèse de manière très nuancée: il ne suffit pas d'examiner la conception du monde de Hitler, car celui-ci n'agissait pas seul; les décisions n'étaient pas toujours prises et appliquées de «haut en bas» mais en règle générale dans le cadre d'un processus compliqué, dans lequel les impulsions venaient de tous côtés. Herbst en arrive donc à la conclusion, au demeurant très classique, que lors de la prise du pouvoir et qu'en matière de politique juive ou de politique économique, Hitler ne fut pas toujours maître de la situation, tandis qu'en matière de politique étrangère et de guerre, il conquiert au contraire relativement vite une autonomie de décision. C'est en définitive la figure charismatique du *Führer*, stylisée dans le mythe du *Führer*, et dégagée de la sphère des problèmes quotidiens, qui permit au mouvement national-socialiste d'acquérir une dynamique de développement, une capacité de mobilisation des masses et un potentiel d'intégration sociale.

L'ouvrage proprement dit se compose de seize chapitres, les huit premiers traitant de la période antérieure à la guerre et les huit derniers de la Seconde Guerre mondiale. Habilement, l'auteur commence par poser la question du consensus des Allemands autour de la conception du monde de Hitler, ce qui lui permet d'opposer nettement le révisionnisme impérialiste au racisme biologique et antisémite de Hitler, orienté vers la conquête de l'espace vital. Herbst traite ensuite de la fondation et de la consolidation de la dictature, de la restauration de la puissance allemande préalablement à la conquête de l'hégémonie, à travers entre autres la mise en œuvre du second Plan de Quatre Ans, la réalisation de l'*Anschluss* et la conclusion des accords de Munich, de l'accentuation progressive de la politique antijuive et de la marche à la guerre.

Le traitement des années de guerre privilégie évidemment les analyses économiques, stratégiques et militaires. L'organisation de l'économie de guerre, sous l'impulsion de Todt puis de Speer, le recours au travail forcé, les contradictions irrationnelles entre le manque de main-d'œuvre sur le marché du travail et les massacres de masse sont bien dégagés. L'importance décisive de l'agression de l'URSS, à l'origine d'une guerre idéologique et d'extermination du judéo-bolchevisme, et le lien essentiel entre l'impérialisme, le racisme et l'extermination sont bien mis en valeur dans les chapitres douze et treize. On lira en particulier avec profit les mises au point sur le *Generalplan Ost* de Himmler, ou encore sur la décision du génocide des populations juives, qui résulta non d'un ordre de Hitler, mais d'une addition de facteurs (pratiques d'extermination de SS et des *Einsatzgruppen*, collaboration de la *Wehrmacht*, initiatives des populations indigènes sous l'emprise de l'antisémitisme et de l'antibolchévisme). La stratégie de refoulement mise en œuvre dans les années 1941/42 conduisit à une impasse, durement sanctionnée par les désastres de l'automne et de l'hiver 1942/43.

La deuxième partie de la guerre est évoquée de manière plus succincte. Herbst souligne essentiellement que l'exigence d'une capitulation sans condition formulée par les Anglo-

saxons à Casablanca en février 1943, conjuguée aux effets des bombardements stratégiques des Alliés sur l'Allemagne renforcèrent la solidarité de la population avec le régime, privant la résistance de tout soutien populaire et de toute véritable capacité d'action, rendant ainsi impossible la répétition en Allemagne de la crise qui aboutit en Italie, le 25 juillet 1943, à la chute de Mussolini. On aurait d'ailleurs souhaité que l'auteur ne néglige pas totalement, à ce propos, les résultats des nombreuses recherches conduites sur l'état de l'opinion allemande, avant la guerre comme pendant la guerre, qui auraient pu le conduire à une appréciation plus nourrie et plus fine des diverses manifestations d'oppositions, de dissensions et de résistances sous le régime national-socialiste. Quoiqu'il en soit, la fin de Hitler se fit donc attendre encore longtemps, la terreur exercée par le régime contre la population dans les derniers mois de la guerre contribuant à empêcher un effondrement de la domination nazie de l'intérieur.

Michel FABRÉGUET, Paris

RON ROSENBAUM, *Pourquoi Hitler?* Traduit de l'américain par Philippe BONNET, Paris (JC Lattès) 1998, 627 S.

Der amerikanische Journalist Ron Rosenbaum, der für führende Zeitungen und Magazine schreibt, hat sich auf eine quälende Suche eingelassen: Wer war Hitler eigentlich? Von einem Baby-Bild Hitlers bis zu einem rhetorisch aggressiven Mann reicht die Spannweite des Titelfotos, das die französische Ausgabe schmückt, die im gleichen Jahr wie die amerikanisch-englische Edition erschien. Man könnte das Buch auch Döllersheim nennen. Dies ist ein kleiner österreichischer Ort in der Nähe der tschechischen Grenze, der von der Landkarte verschwunden ist, sei es durch eine Bombardierung auf Hitlers Anordnung oder später durch die Russen. Hier soll es Spuren über die großväterlichen Ursprünge Hitlers gegeben haben, und der Autor sieht bei seiner Suche nach Döllersheim eine implizite Allegorie dafür, daß Hitler aus allen Erklärungsversuchen herausfällt. Oder anders gewendet: Der Schlüssel zur Schatztruhe ist verloren.

Rosenbaum als gewandter und literarisch erfahrener Reporter bereist die Stätten des Geschehens in Deutschland und Österreich, vor allem aber spricht er mit einer Fülle renommierter Autoren, die über Hitler gearbeitet haben: Historiker und Psychoanalytiker sind es zumeist. Unser Autor hat profunde Kenntnisse über deren Forschungsmeinungen, entlockt ihnen Aussagen über Widersprüche in ihrer Argumentation bzw. ihren Differenzen mit anderen Autoren. Die Lektüre von Geschichtsschreibung, zumal der deutschen, tritt in den Hintergrund. Deutsch beherrscht der Autor – so sein eigenes Eingeständnis – nur sehr unvollkommen. Das heißt konkret, er forscht primär aus zweiter, dritter oder sogar vierter Hand. Das tut er allerdings mit großem Nachdruck und mit beträchtlicher kombinatorischer Insistenz. Ihn interessiert vor allem die Biographie Adolf Hitlers, und er sieht in der Forschung drei immer wieder diskutierte und kaum noch aufzuklärende Vorgänge, die auf seinen Antisemitismus und die Geburt des Bösen schließen lassen. Zum einen ist es der möglicherweise jüdische Großvater Hitlers (»Döllersheim«), der seine Großmutter geschwängert haben könnte, zum zweiten ist es die Chloroformbehandlung seiner Mutter durch den jüdischen Arzt Dr. Bloch 1907, die zu deren Tod geführt haben könnte. Zum dritten ist es das Schicksal seiner Nichte Geli Raubal, die 1931 in seiner Wohnung erschossen aufgefunden wurde und die möglicherweise zu einem jüdischen Musiklehrer nach Wien reisen wollte. Gerade diesen drei Geschichten, die normalerweise der Sensationspresse mit Enthüllungsgeschichten anheim gegeben sind, widmet der Verfasser beträchtliche Energie. Wie auch er selbst von vornherein annimmt, läßt sich letzte Sicherheit nicht mehr gewinnen. Aber er findet Spuren vor allem für und um Geli Raubal: ein Münchner Archivar kann andere Polizei-